FRC 97102 c

Case
FRC
23632

23.

QUESTION

PROPOSÉE

PAR L'INSTITUT NATIONAL:

L'Émulation est-elle un bon moyen d'éducation?

THE NEWBERRY LIBRARY

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

AN IX.

Voyez la Décade philosophique an 10. 1er semestre N°. 1. —
Le Journal de Paris.
Le Moniteur an 10. 16 Vendémiaire
11 frimaire
et 22 nivôse. —

QUESTION

PROPOSÉE

PAR L'INSTITUT NATIONAL :

L'Émulation est-elle un bon moyen d'éducation ?

MÉMOIRE qui a obtenu la première mention honorable dans la séance du 15 messidor an 9.

Par G. PETITAIN.

Le Mémoire couronné dont l'Auteur
et M. Feuillet se trouve chez le même libraire. —

A PARIS,

Chez ANT. AUG. RENOUARD, Libraire,
rue Saint-André-des-Arcs, n° 42.

AN IX — 1801.

L'Émulation est-elle un bon moyen d'éducation?

Invaluit tam apud parentes quam pædagogos et famulos, mos quidem INEPTUS, æmulationes inter fratres serendi et alendi, durante eorum pueritia, quæ sæpe-numero in DISCORDIAS evadunt, et FAMILIAS TURBANT.

BACON, *Sermones fideles, cap. de liberis et parentibus.*

QUELLE autorité plus imposante en cette occasion que celle d'un philosophe qui devait être si porté d'ailleurs à favoriser tout ce qui pouvait hâter les progrès de l'esprit humain dans tous les genres ? Mais ne nous contentons pas du témoignage de Bacon, et par tous les genres de preuve que la bonne logique et l'expérience peuvent fournir, assurons-nous, autant que possible, de l'inutilité, de l'*inconvenance* (1), du danger

(1) Véritable sens du mot *ineptus*.

enfin de ce moyen d'emploi déjà attaqué par plus d'un écrivain célèbre, et cependant, aujourd'hui plus que jamais, favorisé et mis en usage dans toutes les parties de l'instruction et de l'éducation publiques.

Toutes les institutions humaines, existantes ou possibles, offrent et offriront toujours un mélange de bien et de mal; voilà qui n'a nul besoin d'être prouvé. L'introduction de l'émulation dans l'éducation de la jeunesse, sera un *bon* moyen d'emploi, si le mal qui peut en résulter est surpassé par le bien; en sera un *mauvais* dans le cas contraire. C'est donc une énumération, une appréciation à faire, puis une balance à établir. Tout tient au résultat de cette *pondération* morale qui va nous occuper sans distractions.

Remarquons en outre qu'on ne nous demande pas si l'émulation est un bon moyen d'*instruction*. La question ainsi proposée serait resserrée dans des bornes beaucoup plus étroites. Ce qu'on nous demande est plus général et d'une application bien plus vaste. Pour y répondre complètement, il

nous faudra donc remonter aux premiers principes, et embrasser beaucoup plus d'objets à-la-fois.

En décomposant la question proposée, on découvre trois choses principales à déterminer.

1°. Ce que c'est que l'*éducation*, quel est son but, et si l'on peut espérer d'atteindre ce but, sans faire emploi de moyens étrangers.

2°. Ce que c'est que l'*émulation*, quel est aussi son but, son esprit et sa marche naturelle, ses effets moraux et politiques, &c. &c.

3°. Enfin rapprochant, pour les comparer les deux résultats qui nous seront donnés sur l'éducation et l'émulation considérées chacune séparément et en elles-mêmes, nous aurons à décider si le but de l'émulation est de nature à s'identifier complètement avec celui de l'éducation, sans nuire à cette dernière, sans l'altérer plus ou moins dans son principe; si en tout cas cet emploi de l'émulation est nécessaire; s'il est seulement utile, et dans quelle mesure, &c. &c.

Mais nos lecteurs en sont comme prévenus d'avance : les réponses à ces questions

élémentaires, notamment aux dernières relatives à l'émulation, vont être autant de *négations* dont l'ensemble détermine celle que nous avons été tentés un instant de prendre pour épigraphe, le NON bien prononcé applicable à la question générale, ce *non* si formidable aux Pédans de collége, en ce qu'il détruit tout leur ouvrage et les ridiculise à jamais, eux, leurs prix, leurs couronnes, avec ces honneurs puériles d'*empereurs* et de *consuls* qu'ils décernaient si gravement (1).

Cependant, que ceux de nos lecteurs les plus disposés à nous contredire sur ce point, ne se hâtent point de prononcer sans nous avoir lus jusqu'au bout. *L'émulation est-elle un bon moyen d'éducation?* Non, sans doute; on espère le prouver. Mais *faut-il, dès à-présent, et sans restriction, rejeter tout principe d'émulation dans l'organisation d'une éducation publique et nationale?* C'est une question, à notre avis, toute autre.

---

(1) On sait que dans les colléges autrefois chaque classe avait son *primus imperator, secundus imperator, primus consul, secundus consul;* le cinquième en grade avait aussi une dignité romaine dont le nom m'est échappé.

La nature des choses, les habitudes nationales, les préjugés existans, et mille autres circonstances, peuvent la faire décider d'une et d'autre manière; et peut-être, en dernière analyse, trouverons-nous qu'avec certains correctifs nécessaires et jusqu'à nouvel ordre, ce moyen d'emploi, tout dangereux qu'il est, peut cependant et doit même encore être mis en œuvre dans quelques parties de l'enseignement. En cela, comme en toute autre chose, il faudra reconnaître que la théorie exacte et rigoureuse peut et doit souffrir quelques modifications dans la pratique.

Par l'éducation de l'homme en général, il faut entendre le développement successif de ses facultés physiques, morales, et intellectuelles, soit que ce développement soit l'ouvrage des circonstances et de la Nature abandonnée à elle-même, soit qu'un instituteur quelconque entreprenne de seconder la Nature et de maîtriser autant que possible les circonstances. Dans ce dernier cas, le seul dont nous devons nous occuper ici, l'objet ou le but de l'éducation, est évidemment le bon usage à faire un jour de ces fa-

cultés développées dans l'individu, jusqu'au point et de la manière la plus convenable à sa condition : en d'autres termes, son but est de nous conduire au bonheur, et toute bonne éducation nous y conduit en effet par les voies les plus simples qui sont, d'une part, la modération dans les désirs, le goût des choses honnêtes, la rectitude de nos jugemens en tout ce qu'il nous importe de savoir, de l'autre, l'acquis et le bon emploi des moyens nécessaires pour satisfaire à tous nos vrais besoins.

Ceci nous mène à distinguer deux et même trois choses bien essentielles à reconnaître dans le résultat général d'une bonne éducation.

1°. Les principes de la morale, de la bienveillance et de la raison universelles, solidement établis dans l'esprit et le cœur de l'adolescent par l'effet de préceptes bien entendus, des loix de la Nature reconnues et bien observées, de bons exemples sans cesse mis sous ses yeux, et des habitudes qu'on lui aura fait contracter.

2°. Une aptitude, une habileté acquise dans une profession quelconque qui, assurant sa subsistance et la satisfaction de

tous ses premiers besoins, le mettra aussi dans le cas de payer sa dette à la société.

Et attendu que le besoin de délassement et de plaisirs, celui de plaire à la compagne qu'il s'est choisie ou qu'il cherche encore, celui de plaire aussi à ses semblables pour en être aimé et accueilli, ne sont pas des besoins moins réels, moins dans l'ordre de la Nature que celui de manger et de boire, ajoutons-y,

3°. Un esprit plus ou moins cultivé, un goût plus ou moins délicat, mais formé sur les bons modèles, un talent plus ou moins exercé dans un ou plusieurs arts ou sciences, des agrémens enfin faits pour donner plus d'ascendant au mérite réel, plus d'attraits à la vertu, comme aussi plus de prix au temps et à toutes les jouissances que la nature nous permet.

Telles sont, à ce qu'il nous semble, les trois conditions essentielles pour le succès d'une éducation complète ; mais pour être assuré de les remplir toutes trois, faut-il faire emploi d'autres moyens que de ceux qui naissent de l'éducation elle-même et de tout ce qu'elle suppose nécessairement, la docilité du jeune élève, son attachement et sa

confiance en celui qui lui donne ses soins ; sa sensibilité aux réprimandes, l'attrait naturellement attaché aux leçons touchantes et simples d'une vertu douce et bienveillante, enfin sa curiosité sans cesse tenue en haleine, ou son ame sans cesse plus satisfaite des vues nouvelles, étendues, souvent ravissantes que l'étude chaque jour ouvre à son entendement? Quels mobiles plus puissans voulez-vous donc, quels excitans plus actifs? Malheur sans doute, malheur à celui que, pour l'instruire et le former en quoi que ce soit, il faut presser encore d'un nouveau stimulant outre ceux-là. Mais n'anticipons pas sur des preuves et des idées qui viendront chacune à leur rang.

Nul n'a paru douter jusqu'à présent que l'ensemble de tous ces moyens ne fût bien suffisant pour remplir parfaitement les deux conditions premières, c'est-à-dire, pour faire du sujet à élever un homme sage, bon, raisonnable, et le mettre en état de gagner son pain. Car enfin, quelques beaux effets qu'on puisse attendre des fêtes dites *de Rosière* et autres institutions de ce genre, on convient généralement que le monde eût depuis long-temps cessé de subsister, si la

pratique de la justice, de l'humanité et de toutes les vertus sociales eût eu besoin d'y être encouragée et soutenue par ces idées comparatives de supériorité sur tel et tel, et de distinctions quelconques. On convient aussi que, pour apprendre une profession en général, et acquérir le talent nécessaire, si ce n'est pour y exceller, au moins pour y trouver sa subsistance, les étudians et apprentifs en tout genre ont un stimulant assez actif dans l'intérêt personnel et la nécessité de travailler pour vivre. Les opinions ne sont donc divisées que pour ce qui régarde la troisième condition dont nous avons parlé, pour ce qui, dans la thèse générale, ne doit être regardé que comme un surabondant agréable, un objet de délassement et de plaisir. Car sans doute il importe avant tout d'avoir un cœur sensible et bon, un jugement sain, puis une profession honnête et lucrative. Que d'hommes honnêtes et estimables dans le monde qui n'ont pas l'idée d'autres avantages que ceux-là, n'en désirent pas d'autres pour leurs enfans, et trouvent dans quelques heures de repos, dans les plaisirs champêtres ou dans de simples réunions de famille, des moyens tout simples de jouir et se délasser

sans tant de frais ! N'est-il donc pas très-étonnant qu'une partie à-peu-près surabondante, ou qui n'occupe au plus que le troisième degré d'importance dans tout ce qui fait l'objet d'une *bonne éducation* proprement dite, une partie essentiellement destinée au plaisir, à l'agrément de la vie et à l'ornement des qualités solides, soit précisément celle qu'on suppose avoir besoin d'un stimulant de plus pour être enseignée et cultivée avec succès ? A quoi tient cette inconséquence, si ce n'est à l'importance trop grande qu'on a attachée jusqu'à présent à cette troisième branche d'*institution ?* Elle tient à d'autres causes encore dont nous aurons bientôt occasion de parler.

Nos idées ainsi fixées sur l'éducation en général et sur le triple objet qu'on doit s'y proposer, fixons-les également sur l'émulation et sur son but, à quoi qu'on l'applique. Pour cela, une distinction qui n'est point subtile est à faire entre l'ambition proprement dite et l'émulation. *Sois le premier*, est ce que dit sans cesse à l'*ambitieux* cette voix secrète qui parle à son cœur avide de jouissances, avide de bonheur. Tout son

tort est de le placer où il n'est pas, c'est-à-dire dans le bruit, l'éclat et la renommée. *Surpassons, emportons-le sur tel et tel*, voilà ce que se dit à lui-même le jeune *émule*, que le sentiment de son infériorité humilie, et qui conséquemment ne peut voir sans chagrin les succès de celui qui court avec lui la même carrière. De l'émulation à l'envie il n'est donc qu'un pas, si même ce n'est pas une envie réelle déguisée sous un beau nom, comme tant d'autres choses sur lesquelles on s'abuse dans le monde. Ce qu'il y a de sûr au moins, c'est qu'entre l'*émulation* et l'*envie*, s'il existe une différence, elle se réduit à ceci, que l'émule pour l'emporter sur celui dont le mérite ou le talent l'offusque, prend une voie noble et sans doute la seule légitime, celui de redoubler d'efforts pour faire ou valoir mieux que lui, lorsque l'envieux, pour atteindre le même but, fait usage de tous les moyens, légitimes ou non. N'en disons pas davantage sur ce point, quant à présent, et faisons seulement observer par rapport à l'objet de l'éducation et celui de l'émulation comparés ensemble, que le premier n'offrant rien qui n'appartienne en propre à l'individu qu'on élève, rien qui

ne contribue vraiment à son bien-être et à son bonheur personnel, quand le second au contraire n'est au fond qu'un avantage relatif et dont tout le prix est dans l'opinion, deux objets de nature si différente semblent ne pouvoir être confondus et suivis simultanément, sans que l'un nuise à l'effet de l'autre. D'où il s'ensuivrait que le but de l'émulation ne peut s'identifier avec celui d'une bonne éducation, sans introduire dans cette dernière un germe dangereux et bien étranger à son principe.

Cependant ne prononçons pas encore. Des raisons majeures ont pu autoriser cette introduction de l'émulation dans l'art de former des hommes. Cherchons et discutons-les de bonne foi. Peut-être cette introduction est-elle nécessaire, peut-être est-elle au moins utile, très-utile. Dans l'un ou l'autre de ces deux cas, il faut un examen plus ample pour s'assurer de cette nécessité, ou déterminer la mesure de cette utilité prétendue. — Jusques-là suspendons notre jugement.

L'ÉMULATION est-elle *nécessaire* pour atteindre plus promptement et plus facile-

ment le but qu'on se propose dans l'éducation ?

Il faut ici se rappeler ce que nous avons dit précédemment sur le triple objet de l'éducation en général, ou sur les trois conditions nécessaires pour constituer l'homme *bien élevé ;* et pour remplir les deux premières, le lecteur est bien persuadé sans doute que l'émulation, comme mobile, comme moyen d'emploi, n'est point indispensablement nécessaire. Déjà nous en avons dit assez sur ces deux points.

Reste à décider le troisième.

En tout état de choses, et quelque opinion qu'on adopte sur l'importance de l'éducation libérale, sur celle des sciences, des arts, et de toutes les connoissances qui peuvent en faire partie, est-il vrai, après tout, que pour voir fleurir ces belles et agréables connoissances, pour hâter leur progrès, faire naître les grands artistes et multiplier les beaux modèles en tout genre, est-il vrai qu'il faille absolument faire entrer dans leur enseignement et leur culture un stimulant extraordinaire, fait pour donner plus de ressort aux jeunes étudians, activer leur persévérance et sur-tout augmenter

leur nombre ?..... Non, lecteurs, non, il n'en est pas besoin. Je ne veux pas ici vous répéter, en d'autres termes et beaucoup plus mal, ce qu'un habile écrivain de ce siècle, et d'autres après lui, ont écrit contre l'émulation ; mais je vous soumettrai à cet égard une idée à laquelle je tiens fortement, dont la vérité vous frappera, je pense, et que, dans toute la suite de ce Mémoire, je vous prie de ne pas perdre un instant de vue. Quelques beaux effets qu'on ait pu attribuer à l'émulation, au désir ardent d'attirer sur soi les regards, à l'amour de la gloire enfin, je crois fermement que cet amour n'a jamais produit ni les génies créateurs, ni les artistes célèbres, ni les grands hommes en aucun genre. Je crois qu'il n'a jamais fait qu'augmenter le nombre des déclamateurs, des mauvais écrivains, des artistes médiocres, sans aucun progrès réel ni pour les sciences, ni pour les arts. Je crois enfin que tout savant, tout écrivain, tout musicien, tout peintre qu'*UNE PASSION VIVE ET IRRÉSISTIBLE* pour son art, n'a pas décidé dès son entrée dans la carrière, indépendamment de toute idée de prééminence et de

comparaison, n'a fait et ne fera jamais rien de grand.

Voyez ce que Voltaire dit de lui même dans une de ses épîtres :

Apollon présidait au jour qui m'a vu naître ;
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers;
Bientôt ce Dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire ;
Mon cœur, vaincu par lui , se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers par le desir d'en faire ;
Je fus poète MALGRÉ MOI.

Voilà le puissant et vrai mobile, la livrée du génie, la seule qui donne accès au temple de Mémoire, et que reconnaisse la postérité. Je conçois que par suite de temps, la passion peut venir à ce savant, à ce poète, à ce peintre. Mais si le désir d'une vaine renommée fut son premier mobile, ce principe vicieux influera sur tous ses travaux. Jamais il ne méritera l'admiration , ni n'excitera l'enthousiasme. Il nuira à ses rivaux, à la science elle-même, si l'intérét de sa gloire l'y sollicite, il possédera sans jouir et sera toujours malheureux.

Si ceci est vrai, lecteurs, (et pour vous en convaincre vous-mêmes, je ne veux qu'en appeler à votre conscience et à vos

observations particulières dans la société), j'ai résolu cette question que je m'étais faite : L'émulation est-elle nécessaire pour le succès de l'éducation en général ? Et vous et moi, nous voilà bien persuadés qu'elle ne l'est point, à quelque partie qu'on veuille l'attacher comme stimulant, comme mobile.

Si l'émulation n'est point rigoureusement nécessaire comme moyen d'éducation, est-elle au moins *utile* ? Nous allons voir.

Point de doute que dans cette importante partie de l'art social, l'éducation de la jeunesse, l'émulation a cet effet toujours certain de donner plus d'activité, plus d'ardeur aux esprits, d'échauffer les tièdes, et surtout, dans l'étude des sciences et des beaux-arts, d'augmenter sans cesse le nombre des concurrens par l'attrait du prix attaché aux succès.

Cela posé, revenons encore à la distinction déjà faite des trois conditions essentielles à remplir dans une bonne éducation, à quelque individu qu'elle s'applique ; et déterminons, pour chacune d'elles, la mesure d'*utilité* de l'émulation, reconnue

d'ailleurs si peu *nécessaire* pour aucune des trois.

La première condition, nous l'avons vu, est celle de former un homme raisonnable et sage, ayant des goûts et des habitudes vertueuses, en deux mots, de lui donner un cœur honnête et un jugement sain. Certes, il ne faut que de la bonne-foi pour sentir que l'émulation n'a rien à faire dans tout cela, et même que si elle y contribue pour quelque chose, ce sera tant pis pour le jeune homme qu'elle aura aiguillonné sur ce point. Oui, sans doute, malheur à celui qui, peu sensible ou faiblement touché de tout ce qui est bon, convenant, honnête, pour en faire cependant la règle de sa conduite, fera entrer dans ses vues l'avantage d'attirer sur lui l'attention, de supplanter un rival ou de partager au moins les honneurs ou les avantages dont il le voit jouir, et que celui-ci doit à l'exercice de telle ou telle vertu. Dans cette disposition il ne faut voir qu'un germe de convoitise et d'hypocrisie, de vertus factices et d'apparat, sans bonté, sans vertu réelle. Cela a été dit tant de fois, que j'ai presque honte de le répéter.

Passons à la seconde condition d'une édu-

cation vraiment *bonne*, l'acquis d'un talent, d'un *savoir-faire* quelconque qui assure à l'individu bien élevé sa subsistance physique, et ce qui n'est pas moins précieux, son indépendance morale. Qu'une institution quelconque donne à chaque citoyen dans sa profession des motifs d'émulation pour y exceller et l'exercer tout à-la-fois avec honneur et profit, point d'inconvénient sans doute; mais ici j'appliquerai ce que je disais tout-à-l'heure, en parlant des sciences et des beaux-arts : c'est moins sur l'émulation en ce cas qu'il faut compter que sur le goût décidé, et *LA PASSION* aussi qui peut attacher non-seulement ce militaire, ce jurisconsulte, mais encore ce serrurier, cet horloger, cet orfèvre à la profession qu'une longue habitude lui aura rendu chère, et qui sera devenue comme une partie de son existence. On en a vu des exemples dans tous les états (1). A ce goût vif et entraînant

(1) On peut voir dans le *Voyage d'Anacharsis*, chap. 25, le langage d'un *CUISINIER* enthousiaste de son art. C'est un trait de caractère puisé dans l'histoire, et qui rappelle un homme de cette profession célèbre à Athènes du temps de Périclès.

N'était-ce pas aussi un enthousiaste de cette force,

se joint encore, en cette occasion, l'espoir d'un gain considérable, presque toujours attaché à l'habileté et à la réputation en ce genre; et après deux aussi puissans mobiles, on peut bien croire que l'utilité de l'émulation ne vient ici qu'en troisième ordre. Ce ne sera pas un motif pour la rejeter, sans doute, dans l'étude ou l'apprentissage d'un art ou profession quelconque, mais appréciée ainsi à sa juste valeur, l'instituteur ou le maître habile en fera moins de compte, et s'attachera davantage à faire naître le *goût de la chose*, seul mobile sur lequel on puisse réellement compter, et dont on peut tout attendre, sans danger pour les mœurs, sans déception pour l'individu.

Quant aux sciences, aux arts et à toutes les connoissances qui constituent l'éducation libérale, et qui cependant, comme nous

---

ce *Vatel*, maître-d'hôtel du prince de Conti, et dont on ne peut lire sans attendrissement la fin tragique dans les Lettres de l'ingénieuse et sensible Sévigné? Ce malheureux attendait quelques plats de poissons pour compléter son service; ne les voyant pas arriver, il se livre à un tel excès de désespoir, qu'il se plonge son épée dans le sein.

l'avons vu, n'occupent que le troisième rang dans ce qui fait l'objet de l'éducation proprement dite, loin que l'émulation soit un mobile nécessaire pour le progrès de ces arts et de ces belles connoissances en elles-mêmes, nous avons reconnu qu'elle devait le plus souvent y nuire, et que ce progrès réel tenait uniquement à la passion de l'étude, à l'amour de l'art, sentiment personnel à l'artiste, qui ne se nourrit pas d'une vaine fumée et d'un avantage purement conventionnel et relatif. Cependant comme c'est pour cette partie de l'éducation principalement qu'une opinion générale bien prononcée établit non-seulement l'utilité très-grande, mais même la nécessité de l'émulation, nous allons plus particulièrement rechercher tout ce qui fonde l'opinion contraire, et les lecteurs décideront.

Avant tout, il convient, ce nous semble, de rechercher les causes de ce préjugé général si favorable à l'émulation dans les études littéraires, préjugé qui depuis si long-temps subsiste et long-temps encore subsistera sans doute. Car il tient de trop près à notre nature, et, de plus, trop de gens

parmi nous trouvent leur intérêt à le défendre et à le propager.

Depuis la renaissance des lettres jusqu'à ces derniers temps, l'étude de la théologie et celle de la jurisprudence, qui occupaient une si grande place dans tout ce qu'il importait de savoir, ont eu constamment pour base des ouvrages écrits dans des langues mortes, et par une conséquence nécessaire, tournaient tous les esprits studieux vers la connaissance de ces langues. Qu'en arrivait-il ? on ne croyait pas pouvoir introduire trop tôt la jeunesse dans ces sentiers épineux ; et l'on n'attendait pas même l'âge de raison pour lui mettre en main le catéchisme et le fatal *rudiment*.

Ce n'est pas tout encore : Au mauvais choix d'un genre d'études si peu convenable au premier âge, se joignaient encore les procédés vicieux de l'enseignement; car sans doute les partisans les plus déclarés de l'ancien systême conviendront que l'art d'enseigner a fait depuis quelque temps de très-grands progrès, et qu'il y a loin, par exemple, des règles du *petit* et du *grand Despautère* aux méthodes et grammaires analytiques de Condillac et de Dumarsais ; de

sorte qu'il y avait à vaincre à-la-fois, et le dégoût de la chose en elle-même, et les difficultés encore plus rebutantes peut-être, attachées à la manière de l'enseigner. Dans cet état de choses, et pour faire surmonter tant d'obstacles, il n'est rien moins qu'étonnant qu'on ait senti le besoin d'un stimulant extraordinaire, et il le fallait aussi actif que possible pour un âge si tendre et si peu disposé à ce genre d'études.

Ce fut donc une nécessité réelle qui, dans le cours ordinaire des études, força de mettre en jeu le ressort de l'émulation, auquel sans doute on n'aurait pas songé, si d'aussi grands obstacles n'eussent été à vaincre. Et cela est si vrai que, là où ces obstacles n'existaient plus ou devenaient peu à craindre, là aussi l'on cessait d'offrir au plus studieux des prix et des distinctions. En effet, quand, après la *Rhétorique*, l'élève plus formé et plus raisonnable commençait l'étude des sciences physiques et mathématiques, dès-lors on supposait avec raison que l'attrait de ce genre d'études était suffisant pour le disposer à s'y livrer ; dès-lors plus de distinctions entre les étudians d'une même classe, plus de distribution de prix.

Maintenant, trop heureuse Jeunesse ! et vos objets d'études et d'exercice, et la méthode d'enseignement, tout est changé pour votre bien. Rendez-en grace à l'analyse philosophique, à la Nature mieux observée, et dont on n'enfreint jamais impunément les loix. Mais votre tâche ainsi rendue à la fois plus facile et plus agréable, rend inutile, croyez-moi, l'emploi d'un stimulant étranger, dont les bons effets apparens ne compensent pas, il s'en faut, l'inconvenance et les maux réels. C'est cette dernière proposition que nous nous croyons en état de prouver par des argumens sans réplique, et pour lesquels nous réclamons toute l'attention des lecteurs.

L'EFFET le plus remarquable de l'émulation, comme mobile impulsif dans l'enseignement des belles-lettres et de tout ce qui en dépend, est, comme on l'a dit, de porter à ce genre d'étude et de travail exclusivement, beaucoup d'individus que leur condition, leur inactivité ou leur incapacité naturelle en eût sans cela détournés. Or cet effet est-il un bien ? est-il un mal ? Une suite de propositions et d'observations très-

simples et très-vraies va mettre les lecteurs à portée de le décider ; mais il faut les faire précéder de quelques considérations générales, et pour cela reprendre les choses d'un peu haut.

L'histoire des peuples civilisés, depuis les temps les plus reculés jusqu'à présent, nous offre constamment l'espèce humaine divisée en deux classes bien distinctes : celle infiniment peu nombreuse des *penseurs* proprement dits, et celle des gens qui ne pensent point (1). L'éducation plus ou moins libérale

(1) Entendons-nous ici sur la valeur des termes. Par *gens qui pensent*, gardons-nous d'entendre exclusivement les gens *qui pensent bien*. Eh ! quel est le penseur qui croit penser mal ? D'un autre côté, gardons-nous d'y comprendre ceux qui doivent à l'usage du monde, à une éducation un peu soignée, même à quelque peu de lecture et d'observations telles quelles, une certaine correction de langage et un magasin d'expressions et de phrases qu'on serait tenté quelquefois de prendre pour le signe assuré d'une tête pensante. Ces derniers se reconnaissent aisément, et sur le choix de leurs plaisirs, sur la nature de leurs liaisons, à certains traits plus ou moins délicats ; un bon connaisseur ne tarde pas à les apprécier. Sous le nom de *gens qui pensent*, nous comprendrons ceux que l'habitude de la réflexion, que des lectures, des études suivies

propre aux individus exerçant certaines professions ou jouissant de quelque aisance, a pu, dans tous les temps, former comme une classe moyenne entre ces deux-là. Mais ces individus d'ailleurs totalement passifs sur les objets principaux du raisonnement, ou soumis en cela aux décisions de l'autorité pensante, ne peuvent qu'être confondus avec ceux de la dernière classe, qui, jusqu'à présent a donc ainsi contenu la presque totalité de l'espèce humaine. A cela sans doute il n'y aurait eu que du bien, si, comme la raison

---

et analytiques, des observations faites avec ordre et *dans l'intention de s'instruire*, ont familiarisés avec les idées abstraites, qui peuvent saisir un grand ensemble, former de vastes combinaisons, et sur-tout soutenir la fatigue d'une méditation longue et profonde. Il y a à parier que dans tous les temps chacune de ces têtes-là a contenu plus d'erreurs que mille têtes ensemble de la seconde classe ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. La distinction n'en est pas moins réelle; et de plus, tout nous assure que cette distinction subsistera toujours. De tous nos écrivains, le plus grand ennemi de l'inégalité parmi les hommes, Rousseau lui-même, la reconnaît parfaitement, et y attache même assez d'importance pour prétendre qu'*un homme de la première classe ne doit jamais s'allier dans l'autre.* (Voyez *Emile, Liv. V.*)

semble le demander, aux individus de la première classe eût appartenu exclusivement le droit de régir, de diriger en tout les affaires et les opinions. Mais il en est arrivé tout autrement, et à cette inconséquence tiennent évidemment tous les malheurs, tous les désordres qui ont affligé la terre. La force et la valeur guerrière par-tout ont obtenu le premier rang dans l'estime des hommes, par-tout ont déterminé les choix et donné des chefs aux nations. Les vrais penseurs ainsi réduits à l'impuissance, ces hommes qui, s'ils eussent été les maîtres, eussent pu ne parler au peuple que le langage de la raison, ont préféré, pour regagner leur autorité perdue, ou balancer au moins celle des chefs militaires, mettre en jeu les passions et l'imagination de la multitude; ils se sont donc faits menteurs et fourbes par système. Bientôt même, devenus intrigans et adulateurs, renonçant à l'exercice stérile d'une raison qu'on n'écoutait plus, ils ont prudemment fait cause commune avec leurs rivaux; et voilà les Nobles et les Prêtres. Quelques ames fortes seulement, quelques vrais amis de l'humanité et de la justice ont pu conserver le feu sacré,

ou le rallumer quelquefois au milieu des ténèbres. Mais constamment surveillés, persécutés ou mal entendus, il leur a bien fallu se taire, et dès-lors la multitude, tour-à-tour fanatisée ou soumise par la force, n'a plus été qu'un instrument aveugle entre les mains de ses imposteurs et de ses tyrans. Voilà bien, si je ne me trompe, l'histoire universelle en abrégé.

Un meilleur ordre de choses se prépare ; déjà même, dit-on, son aurore nous luit. La multitude ne sera plus aveugle, et par cela même peut cesser d'être *instrument.* Fort bien. La classe pensante sera aussi la classe directrice ; en d'autres termes, ce seront des *têtes* et vraiment des têtes, qui feront mouvoir tous les *bras.* Fort bien encore. Mais ce n'est pas tout : de ce nouvel état politique et moral doit résulter un troisième effet, que l'intérêt de la vérité ne permet pas de passer sous silence. C'est l'*instruction* seule qui nous détermine à exercer notre faculté de penser. Or, l'opinion générale, le prix attaché aux lumières vont disposer à s'instruire tous les individus que leur situation mettra tant soit peu à portée de le faire. L'aisance dans toutes les condi-

tions, les moyens d'instruction en tout genre plus faciles, et sur-tout les encouragemens du Gouvernement, achèveront d'y déterminer ceux qu'on eût cru les moins faits pour ce genre de travail (1). Donc la classe instruite, la classe pensante (assurément c'est tout un) deviendra nombreuse, plus nombreuse, plus nombreuse encore ; en un mot, nous verrons le nombre des *têtes* s'augmenter chaque jour de tous ceux qui, justement ou non, auront la prétention de ne plus être *bras*..... A vous, lecteurs de bonne-foi, à vous, qui que vous soyez, à qui il n'est pas besoin de tout dire, je livre cette observation comme un riche et nouveau sujet de méditations et de conjectures.

---

(1) *Instruire*, *instruire :* on n'entend que ce mot à la tribune et par-tout. L'Etat fait imprimer beaucoup de livres élémentaires ; il stipendie une foule d'*instructeurs ;* naguères nos législateurs voulaient encore en augmenter le nombre ; ce qui a fait dire à l'un d'eux ce mot plein d'esprit et de raison : qu'à consulter l'esprit de toutes les loix rendues ou proposées sur cette matière, *chaque Français semblait destiné à commencer par les écoles primaires pour finir un jour par l'Institut National.* (*Voyez* l'opinion d'ANDRIEUX, du 7 floréal an 7.)

C'est pour vous y laisser penser à loisir que, sans me permettre aucuns développemens, je vais me borner à présenter quelques vues générales, quelques axiômes ou principes avoués, quelques idées principales enfin, comme autant de *jallons* déjà fixés dans cette opération offerte à l'entendement.

1°. Cette distinction de tout temps observée d'une classe pensante et d'une classe non pensante, qu'elle soit ou non dans la nature et dans l'ordre nécessaire des choses, constitue évidemment moins une inégalité réelle que *deux modes différens d'existence*, modes qui, dans tout état bien constitué, ou seulement bien administré, auront pour lieu commun *l'égalité de bonheur*.

Avoir les mêmes droits à la félicité;
N'est-ce pas la parfaite et seule égalité ?

VOLTAIRE.

2°. De cela seul qu'à la classe pensante appartient incontestablement le droit de régir, il faut conclure qu'elle doit être essentiellement *PEU NOMBREUSE*.

Ce qui va suivre en fera plus encore sentir la nécessité.

3°. Les individus de la première classe

ont, comme de raison, une imagination plus active, conséquemment une délicatesse, une sensibilité plus grandes, en d'autres termes, des besoins moraux et physiques plus nombreux. Mais, par un malheur bien grand attaché à leur condition, il arrive qu'avec beaucoup plus de besoins, ils ont, pour les satisfaire, beaucoup moins de ressources qu'aucun de ceux de la seconde classe. En effet, une seule occupation (manier la plume) est la seule qui leur soit propre, la seule que leur qualité de penseur leur permette d'accepter sans souffrir, et par ces mots, *manier la plume*, on sent bien qu'il ne s'agit pas ici d'une besogne de copiste, ni même de commis subalterne ou agent passif en quoi que ce soit. C'est un axiôme philosophique bien connu que celui-ci : *Qui a pensé une fois, pensera toute sa vie.* A quoi il faut ajouter encore : *Jamais ne saura et ne voudra rien faire que penser.*

4°. De tous les besoins de l'homme qui pense, le besoin de réputation et de gloire n'est pas le moins vif, et il le devient d'autant plus sous un gouvernement où l'égalité des droits consacrée en principe appelle toutes les prétentions et favorise toutes les

espérances. Ce besoin semble naturel à tout homme qui a une imagination vive et des sentimens élevés. Mais un motif non moins pressant et particulier à l'homme qui pense se joignant encore à ces deux mobiles, semble faire une loi à tout homme de cette classe de se produire dans le monde et d'y faire sensation. Tout homme qui pense *CROIT PENSER MIEUX QUE TOUS LES AUTRES*, règle générale, et conséquemment veut écrire (1),

---

(1) J'ai connu bien des philosophes et des hommes de lettres dans ma vie (depuis long-temps ces deux qualités ne se séparent plus); je n'en ai jamais vu un seul, ce qui s'appelle *UN SEUL*, qui n'eût déjà fait imprimer quelque chose, ou qui ayant dans la tête et déjà *sur le métier* un ou plusieurs ouvrages, plus ou moins importans, ne brûlât du desir de faire imprimer dix fois encore davantage. Cette disposition générale est d'ailleurs toute naturelle, et Helvétius en donne parfaitement la raison, quand il dit : « Comment n'aurait-» on pas de soi la plus haute idée ? Il n'est personne » qui ne changeât d'opinions, s'il croyait ses opinions » fausses. Chacun croit donc penser juste, et par con-» séquent beaucoup mieux que ceux dont les idées sont » contraires aux siennes. Or, s'il n'est pas deux hommes » dont les idées soient exactement semblables, il faut » nécessairement que chacun en particulier croye » mieux penser que tout autre..... Chacun se croit

veut écrire pour être lu, veut être lu pour être utile, je veux bien le croire; mais aussi un peu pour occuper de lui, pour être *glorifié*. Or, si chez toute nation riche et éclairée, le nombre des écrivains en tout genre peut augmenter chaque jour et indéfiniment, il n'en est certainement pas de même du nombre des lecteurs. On peut donc, vu l'im-

---

» donc un esprit supérieur, et les sots ne sont pas » ceux qui s'en croyent le moins, &c. &c. ». (*DE L'ESPRIT*, Disc. 2, chap. 4.)

Tout penseur, ai-je dit, tout homme de lettres veut écrire et veut écrire pour être lu, pour acquérir de la gloire. Voici cependant un fait qui annoncerait une exception à cette règle, et que la bonne-foi ne me permet pas de passer sous silence. Je le tire d'une brochure qui fut publiée, il y a six ans, et qui dut attirer, dans son temps toute l'attention publique; elle a pour titre : *Notice sur la vie de Sieyes* (Paris, chez Maradan, an 3). On y lit, page 10, le passage suivant :

« Il fit ou crut faire dans ces deux années (1773 et » 1774) des recherches importantes sur la marche » égarée de l'esprit humain en philosophie, sur la mé- » taphysique du langage et les méthodes intellec- » tuelles. Il n'a rien publié. La qualité dominante de » son esprit est *LA PASSION DU VRAI* » (ceci, pour le dire en passant, ne confirme-t-il pas bien, lecteurs, ce que j'ai dit plus haut, précisément sur le même

pulsion donnée et la disposition actuelle des esprits, on peut prévoir une époque où le nombre des premiers égalera, surpassera peut-être le nombre possible des seconds. Alors le bon grain et l'ivraie confondus et semés sans mesure sur une terre déjà épuisée, s'étoufferont et périront ensemble. Satiété générale, avilissement, ennui; puis

---

sujet), « dont la recherche l'absorbe presque involon-
» tairement; il n'est point content, s'il tient un sujet,
» qu'il ne l'ait approfondi, analysé dans toutes ses
» parties, et ne l'ait ensuite reconstruit dans son en-
» semble. Mais le besoin de savoir une fois satisfait,
» il reste avec ses notes et ses tableaux analytiques,
» qui ne peuvent être que pour lui. La mise au net,
» le remplissage des vides, et cette sorte de toilette
» que les Auteurs même les moins soucieux de fumée
» littéraire, ne pourraient refuser à des écrits destinés
» à voir le jour, lui sont insupportables; il a déja passé
» à d'autres méditations. S'il s'est permis quelques
» infidélités à cette sorte de paresse, ce n'a été qu'en-
» traîné par le sentiment d'un grand intérêt public,
» et dans des momens où il avait espoir probable
» d'être utile ».

J'ai cité cet exemple, quoique contraire à la règle que j'ai établie comme *générale*, et je n'en persiste pas moins à la croire telle. Mes lecteurs en sentiront bien la raison.

ignorance et barbarie enfin..... C'était bien la peine d'en tant faire, pour revenir au point d'où nous sommes partis..... Que ces craintes soient ou non exagérées, convenez au moins que, sur cent, sur mille, sur dix mille concurrens pour la gloire, la presque totalité va être condamnée sans retour à traîner une vie obscure, c'est-à-dire malheureuse, et peut-être à la fin criminelle.

5°. « On ne saurait croire jusqu'où a été, » dans ce siècle, la décadence de l'admiration », disait déjà un profond penseur, il y a 60 ans (1) : ne peut-on donc pas établir, comme conséquence nécessaire, que le nombre excessif des concurrens à la gloire, joint à l'épuisement de tous les moyens de célébrité, détruira l'émulation dans son principe? Mais, que dis-je? détruire! il fera bien pis que la détruire; car il la fera changer en envie. (Qu'on se rappelle la distinction précédemment établie entre ces deux mouvemens de l'ame.) Car enfin qu'est-ce que l'envie au fond, si ce n'est une émulation au désespoir? Ce qui, dans cette po-

---

(1) *Montesquieu.* Pensées diverses, Œuvres posthumes, publiées en 1798, page 189.

sition, pourrait arriver de moins malheureux, c'est que toutes les ambitions déçues ou, dès le premier pas, repoussées, nous ramenassent tous au *solide*, à l'argent, au désir d'en avoir, et certes on aurait raison cette fois; car enfin un trésor, un bien physique quelconque, étant divisible en telles petites portions qu'on voudra, chacun des aspirans a quelque espérance d'en avoir sa part, au lieu que la gloire de sa nature ne peut jamais admettre qu'un petit nombre de favoris.

6°. C'est encore une observation qui n'est pas à négliger que celle-ci : le penseur par métier, par goût exclusif, trouve ou croit trouver dans la capitale, mieux que par-tout ailleurs, tous les individus et les objets nécessaires à ses études, à ses plaisirs, à sa future renommée. Propagez donc sans mesure les connaissances littéraires, et bientôt, de toute part, accourront à Paris, à Londres, à Vienne, &c., des bataillons de pédans en guenilles, tous riches de présomption et de confiance, et qui, bien décidés à s'exercer sur le plus grand théâtre, viendront tous y chercher de hauts emplois, de bonnes for-

tunes, sur-tout de bons dîners et des lauriers dignes d'eux.

7°. Enfin remarquez bien (j'appelle toute votre attention, lecteurs, sur cette observation dernière), remarquez que, si les véritables *penseurs* sont effectivement très-rares, si l'on peut même présumer qu'ils le seront toujours, il n'est pas une seule des observations précédentes qui ne puisse également s'appliquer et avec d'autant plus de force à tous ces *bras* débiles qui, dès à présent, et déjà en si grand nombre, montrent la prétention de passer pour *têtes*, veulent en avoir tous les priviléges, et le plus souvent, qui pis est, finissent par les obtenir. Or, il est bien sûr que le nombre de ces êtres-là augmentera sans cesse, loin de diminuer.

Voilà donc un tableau à faire de l'espèce humaine dans les temps à venir, formant un contraste parfait avec celui qu'elle nous présente dans son histoire jusqu'à nos jours. Cette histoire, à quelque époque qu'on s'arrête, nous offre des millions d'êtres passifs et dégradés pour un homme pensant et agis-

sant par lui-même. Hé bien ! l'histoire universelle future semble devoir indubitablement offrir une superfétation politique d'un genre tout contraire, j'entends pour un bûcheron ou un porte-faix de bonne-foi, des .... (je n'ose pas dire des milliers, ni même des centaines, il y aurait de quoi devenir tous sourds) ; mais des orateurs et ergoteurs par douzaines, réunissant à toutes les prétentions du beau parlage, tous les besoins de la richesse, et tous les vices, enfans de l'avilissement et de l'indigence. C'est bien là sans doute l'état le plus misérable où l'homme puisse parvenir ici-bas. Dieu sait les crimes, les travers, les ridicules qu'un pareil état de choses doit amener; mais, dans ce nouveau renversement d'idées, faudra-t-il encore cinquante siècles d'expérience pour éclairer les hommes et les porter enfin à conserver entre les deux classes la proportion convenable ?

Je vous le demande maintenant, lecteurs de bonne-foi : le ressort de l'émulation mis en jeu dans toutes les parties de notre éducation publique, ne tend-il pas chaque jour à détruire cette proportion dont je parle,

proportion qui incessamment sans doute va cesser d'exister parmi nous, que dis-je? qui, depuis quelque temps peut-être, n'existe déjà plus, et qu'en tout cas, la prudence nous prescrit impérieusement de rétablir ou de conserver?

Je conçois que tous ces stimulans hors nature parussent utiles autrefois et le fussent même réellement pour former ces légions de séminaristes, de bacheliers, de licenciés, et tous ces *latinistes* dont on s'était accoutumé à regarder l'existence comme nécessaire et liée à la constitution de l'Etat. Mais aujourd'hui tout ne nous fait-il pas une loi, si ce n'est de mettre des obstacles, au moins de ne point trop encourager la multiplication des hommes *instruits*, j'entends de tous ces beaux parleurs qui, pour savoir citer Horace et Virgile, pour avoir lu Racine, Voltaire, avec quelques pages peut-être d'Emile et de l'Esprit des loix, se croient en droit de raisonner sur tout, pensent être fort au-dessus des autres hommes, et ne visent à rien moins qu'à régir un grand empire.

Sans doute que les vrais et profonds penseurs, ces vrais *directeurs* des nations, se-

ront toujours très-rares. Tel homme réputé tel dans le monde, et possédant les plus hauts emplois, n'est souvent qu'un homme des plus ordinaires, ou une tête farcie de faits et de mots. Mais certes tant de stimulans et d'encouragemens de toute nature multiplieront toujours au-delà des besoins de la société le nombre de ceux qui, ayant acquis une fois le goût des livres, le désir d'apprendre et sur-tout de paroître avoir appris, deviendront dès-lors inhabiles à toute profession.

Eh ! ne craignons pas de manquer jamais de savans, d'orateurs, d'hommes de lettres, &c. ..... La forme actuelle du gouvernement, l'aisance plus générale, l'opinion sur-tout et le prix attaché aux lumières, fourniront toujours assez d'oisifs qui dédaigneront la profession de leurs pères pour devenir des hommes *de cabinet*, ce que le peuple appelle des *hommes de plume*. Beaucoup en seront détournés par la conscience de leur inaptitude, ou se rebuteront au premier obstacle : tant mieux ; quelques ames fortes seulement, quelques génies actifs passeront outre et surmonteront tout : tant mieux encore.

De tout temps toutes les professions, tous les emplois qui exigent ou supposent de l'instruction proprement dite, mais dont les fonctions matérielles se réduisent à *lire et écrire*, ont été surchargés de concurrens. Depuis la révolution, le nombre de ces écrivains par métier s'est augmenté encore et va toujours croissant. Veut-on y ajouter sans cesse, et que nous ne trouvions plus enfin ni artisans ni manouvriers ?

Entendez-moi bien, lecteurs ; pour l'intérêt de la science elle-même, je voudrais d'une part en rendre l'abord difficile par la suppression de tous ces stimulans et ces facilités sans nombre offertes indiscrètement à la vanité, à l'incapacité, à l'indolence ; d'un autre côté aussi, je voudrais rendre cet abord plus facile par la recherche et la pratique des meilleures méthodes d'enseignement. Voilà sur-tout à quoi il faut songer, et de cela seul nous devons attendre une instruction à-la-fois plus solide et, si vous le voulez, absolument, plus répandue.

Le dirai-je enfin ? N'en déplaise aux *glorieux* de ce siècle, s'il en est encore d'assez fous pour faire consister en cela le bonheur suprême ; ce mot *gloire*, avec toutes les

grandes idées et le vif sentiment qu'il fait naître, a toujours, sous le rapport du progrès des arts comme du maintien de la morale, fait beaucoup plus de mal que de bien. Il fut jusqu'à présent, et sur-tout dans l'antiquité, le grand et universel mobile. Il fit naître des Alexandre, des César, des Louis XIV et tant d'autres mangeurs d'hommes; puis aussi des Diogènes, de ridicules sophistes, des fous de toute nature. Il fit brûler le temple d'Ephèse, il soumit le monde à des brigands. Instruits par cette rude expérience, il est temps sans doute d'asseoir sur une autre base le bien-être de tous et de chacun en particulier. Il est temps de vivre en nous, quand nos bons aïeux se sont obstinés à ne vivre jamais que dans l'opinion des autres.

Ici les idées naissent en foule. Car que de choses n'y a-t-il pas à dire sur les effets généraux de l'émulation dans la société? Peut-être même aurions-nous dû commencer par-là. Mais d'abord, pressés de répondre avant tout à la question proposée, et de remplir ainsi l'objet positif de ce Mémoire, nous avons dû considérer l'émulation dans son rapport avec l'éducation de la jeunesse,

prouver qu'elle n'était rien moins que nécessaire à son succès, et que son utilité réelle dans les études littéraires se réduisant à augmenter sans cesse le nombre de ceux qui, par goût exclusif, se dévouent à ce genre de travail, cette augmentation outre mesure et rien moins que désirable, n'était qu'une raison de plus pour nous faire renoncer à un moyen d'emploi si dangereux; en second lieu, qu'aurions-nous pu dire sur l'émulation en général, qui déjà n'ait été dit et développé avec éloquence, avec force et quelquefois avec autant de grace que de talent par des écrivains célèbres, et dont les ouvrages sont entre les mains de tout le monde. — Fénélon, J J. Rousseau, et dans ces derniers temps sur-tout, l'auteur des *Etudes de la nature*, ont bien, ce me semble, épuisé la matière. Tous trois établissant la véritable théorie de l'éducation sur des bases tout autrement solides et respectables, la religion, la conscience, l'humanité, se sont bien gardés d'y faire entrer pour la moindre chose, l'amour-propre exalté par l'émulation. Depuis ces trois écrivains, d'autres encore plus ou moins connus et distingués ont présenté leurs idées sous un

nouveau jour, ont ajouté de nouvelles preuves aux leurs, de sorte que de nouveaux développemens sur cette matière, qui n'ajouteraient aucune idée à celle des écrivains précédens, pourraient à juste titre être taxés de lieux communs, et les lecteurs, sans doute, nous sauront gré de les leur épargner.

Voici, au surplus, à quoi se peut réduire tout ce qu'on a dit sur cet important sujet. Un sommaire exact et précis en ce genre ne peut jamais être déplacé dans un ouvrage comme celui-ci.

Le but, la fin de la société n'est pas la gloire de quelques-uns de ses membres; mais l'ordre, mais la paix, mais l'union et le bonheur de tous. Il faut donc former des êtres bienveillans, et non des êtres dominateurs et jaloux.

La bienveillance seule est amie de l'ordre, parce que seule elle le préfère à tout et sait s'y sacrifier.

Elle est la source de toutes les vertus sociales; de l'indulgence qui tolère les défauts et les imperfections de toute nature; de la complaisance qui se concilie l'affection par les bons offices; des égards et du respect qui

honorent et font honorer la vertu ; de la patience qui sait endurer pour être utile; de la miséricorde qui pardonne au coupable; de l'indignation qui s'irrite à l'aspect de l'oppression; de la générosité toujours prête à se sacrifier au bien public, et qui renonce sans peine à ses priviléges, à ses droits réels ou d'opinion ; enfin, de la justice qui immole la bienveillance particulière, lorsqu'elle est en contradiction avec la bienveillance générale.

A ces fruits heureux de la première des affections humaines, opposons tout ce que fait naître l'émulation : l'attachement aux préjugés de la naissance ; un désir immodéré des richesses et de tous les moyens de pouvoir (car quelle considération réelle obtenir sans cela ?) ; un égoïsme concentré, impatient, ombrageux, injuste, impitoyable; le bel-esprit bavard et persiffleur, ardent à saisir un ridicule et à s'en prévaloir, sûr moyen de briller dans la *bonne compagnie ;* l'esprit de coterie et d'intrigue ; enfin, ce composé trop commun de dureté insolente et de pusillanimité servile, qui fait écraser le faible sans ménagement en se gardant

bien de heurter celui dont on peut craindre ou espérer quelque chose.

Aussi, tous ces désastres, ces démêlés, ces travaux de toute nature, dont l'Histoire nous conserve le souvenir, ont-ils eu pour cause première ces émulations de différente espèce, *Quæ sæpè numero in discordias evadunt et familias turbant.* L'émulation de courage a inondé la terre de sang. L'émulation de noblesse, l'émulation de pouvoir en ont cent fois bouleversé toutes les parties, et divisé les habitans. L'émulation de science ou d'esprit, en enfantant mille contentions, mille querelles, l'a remplie d'erreurs et de ridicules. L'émulation de galanterie et de cynisme a corrompu les mœurs; enfin, l'émulation sourde de l'or, en resserrant et endurcissant les cœurs, a dévoré les petites fortunes et peuplé l'univers de malheureux.

L'émulation, disent ses partisans, n'est ni la jalousie ni l'envie. C'est l'augmentation d'ardeur qui résulte du désir de faire aussi bien que ses concurrens ou de les surpasser. Or ce désir peut exister sans haine, sans méchanceté. De plus ce désir, si naturel à l'homme est utile, car il entretient l'activité

et sert ainsi de contrepoids à la paresse, qui nous est également naturelle. En un mot, il fait naître tous les talens, et il faut des talens pour le bien de la société.

On répond que c'est mal connaître le cœur humain que d'y favoriser une passion qui, on ne peut s'empêcher d'en convenir, tend de toutes ses forces à l'excès dont elle est voisine. Si dans tous les hommes, la bienveillance prenant toujours le dessus, était réellement un antidote assez puissant contre le poison des sentimens haineux, l'émulation aurait peu de dangers. Mais cela se pourrait-il soutenir de bonne foi? L'histoire des peuples et des individus ne dépose-t-elle pas contre un système hypocrite? Voit-on si souvent des rivaux amis ou indifférens? L'observation ne prouve-t-elle pas au contraire que la haine de l'individu suit de bien près le désir de l'égaler en mérite (1). Si le danger existe pour celui qui réussit, que sera-ce pour celui qui échoue?

---

(1) Voici ce qu'un ami intime, homme de lettres, et qui a fait les plus brillantes études, m'écrivait ces jours derniers, à l'occasion de la question sur l'émulation, dont il savait que je m'occupais : « *Je ne suis*

Il faut des talens pour le bien de la société. D'accord; mais les ames privilégiées n'ont pas besoin du secours de l'émulation (nous l'avons prouvé tout-à-l'heure, et de ces ames-là, croyons, pour l'honneur de l'espèce humaine, qu'il y en aura dans tous les temps). Quant aux autres, l'émulation leur est plus dangereuse qu'utile; nous l'avons également prouvé. Que le désir de se distinguer soit une passion naturelle à l'homme en société, qu'en conclure? Si ce désir tend à le corrompre et l'égarer, faut-il le renforcer encore? Ne faudrait-il pas au contraire en diminuer le danger, et par tous les moyens possibles tempérer l'amour-propre par la bienveillance? Lorsque le vent est trop fort, le pilote ne fait-il pas plier une partie des voiles?

L'émulation, dit-on encore, excite les concurrences, et les concurrences font que la patrie est bien servie. C'est justement

---

» *naturellement ni haineux, ni violent* (cela je le certifie » bien), *et cependant je me rappelle parfaitement qu'au* » *collége, lorsqu'un de mes émules obtenait la première* » *place ou un prix, je le regardais oculis* TORVIS IN- » VIDIÆ, *et je l'eusse volontiers envoyé à tous les diables;* » *ce qu'il me rendait cordialement* ».

tout le contraire; car, quand tous les citoyens se disputeront les premières places, comment les dernières seront-elles remplies ?

Emulation de vertu ..... mot vide de sens, ou qui, s'il en offre un raisonnable, ne donne l'idée d'autre chose que d'un leurre grossier pour déguiser des vices réels. Les vertus vraiment utiles à la société sont celles qui naissent, pour ainsi dire, de notre caractère; presque toujours elles compensent, et au-delà, les défauts, même les vices que l'on peut tenir de la nature. Or, pour se former *un caractère*, il faut savoir se renfermer en soi, se mettre devant Dieu et sa conscience à l'abri des vains jugemens des hommes.

L'esprit d'autrui, a dit quelqu'un, gâte l'esprit qu'on a. Tout nous assure qu'il en est de même des vertus. Celles qu'on ne doit qu'à l'imitation gâtent celles que nous tiendrions de la nature, et ne nous étant pas appropriées par un heureux instinct, ne nous forment point un caractère. Elles ne résistent jamais ni au flux et reflux des circonstances, ni au vent de l'opinion.

L'émulation enfin gâte jusqu'au bien qu'elle fait faire. Elle corrompt l'auteur du

bienfait par l'orgueil, et ceux qui le reçoivent par l'ingratitude. Car quelle reconnaissance peut-on conserver pour un homme qui n'a fait le bien que pour surpasser un rival ou s'attirer des éloges ? Quand on l'a loué, il a reçu sa récompense.

Guillaume Penn allant dans un nouveau monde fonder la tolérance et l'humanité méconnues dans l'ancien ; *Warner Mifflin* prêchant à ses compatriotes l'affranchissement des malheureux noirs, et appuyant ses discours de ses actions ; *John Howard* se séparant d'une patrie et d'une famille chéries pour aller visiter toutes les prisons de l'Europe ; *Vincent de Paule*, les voyageurs *Poivre* et *Arthur Young*, quelques autres encore en trop petit nombre ; voilà les hommes formés par la bienveillance, et tels que les veut la nature.

Alexandre portant par-tout la mort et le ravage pour égaler la gloire de son père et arracher des éloges à l'oisiveté des Athéniens ; *César* pleurant de jalousie devant la statue du Fou de Macédoine, et pour tarir la source de ses larmes, versant à grands flots le sang des Gaulois et de ses concitoyens ; le premier *Caton* austère en public et coura-

geux pour servir l'ambition de sa patrie, dans sa maison vieillard impudique, maître jaloux et barbare, usurier inhumain, traînant ses esclaves au marché dans leur vieillesse, ou les livrant aux horreurs de la faim dans une île déserte (1); *Sénèque*, le plus vil, le plus odieux des adulateurs, avouant que la science ne lui paraîtrait plus bonne à rien, dès-lors qu'on ne pourrait plus en faire parade, et écrivant sur une table d'or massif son traité du mépris des richesses; mille et mille autres encore..... La mémoire, depuis long-temps, ne suffit plus à retenir tant de noms *illustres*. Voilà les héros vantés dans l'histoire, voilà les hommes tels que toujours les formera l'émulation (2).

---

(1) *Voyez* la vie de Caton le Censeur, dans Plutarque.

(2) Tout ce qui vient d'être dit sur les effets généraux de l'émulation dans la société, est tiré et copié presque mot pour mot d'une brochure qui parut en 1792, intitulée : *Etudes sur l'éducation*, par F. J P. Aubert, ami autrefois et compagnon d'infortune des principaux députés de la Gironde, dont il partagea volontairement l'honorable proscription, maintenant sous-préfet dans le département de l'Ardèche. Accoutumés, comme nous le sommes tous deux

Concluons que la liberté pour tous de se livrer aux travaux de tout genre, chacun suivant ses dispositions naturelles, est ce que nous pouvons imaginer et établir de plus sûr pour entretenir dans la société l'activité nécessaire. Quant à l'enfance et à la jeunesse, c'est dans les principes d'une éducation saine dont Fénélon, Rousseau et tant d'autres avant et après eux ont si bien posé les bases, qu'elles doivent trouver le germe de cette même activité. Restons enfin bien persuadés que l'émulation est à tous égards *UN MAUVAIS MOYEN D'ÉDUCATION.*

---

presque dès l'enfance, à partager plaisirs et peines, à mettre en commun tout ce qui peut l'être entre deux amis, unis constamment par le cœur et la volonté, mais toujours séparés par les circonstances; la communauté des idées acquises et des productions de l'esprit est, comme celle des sentimens, de nature à subsister entre nous, quelle que soit la distauce qui nous sépare. J'ai donc ici puisé dans mon propre fonds, et j'ai pu dire, avec bien plus de raison que Molière prenant une scène à un mauvais comique de son temps : *je reprends mon bien.*

APPENDICE.

C'EN est assez sur la question proposée. Il nous est bien prouvé que l'émulation n'est pas un bon moyen d'éducation. Mais pour cela faut-il dès-à-présent en rejeter l'usage, même le proscrire d'autorité par-tout où il peut être établi? Ici se présentent tout-à-coup de ces difficultés de *pratique* qui viennent dérouter, malgré qu'il en ait, le théoricien le plus ferme, le plus inattaquable dans ses raisonnemens.

La première se trouve dans la nécessité de respecter ou du moins de n'attaquer qu'avec la précaution la plus grande l'usage reçu; l'usage, ce tyran de l'opinion, cet ennemi immobile et muet, mais impassible et inébranlable de tout projet et innovation utile. Cet usage, comme tout usage quelconque, tient à un préjugé existant encore dans toute sa force, et dont l'origine remonte, comme nous l'avons vu, à des temps bien reculés dans l'histoire littéraire. Une seconde difficulté non moins grande est dans le caractère national, caractère que ce même usage dont nous parlons, ainsi que le pré-

jugé qui lui sert de base, ont déterminé peut-être, et qui ouvre de si bonne heure notre ame à toutes les séductions de l'éclat, de la grandeur et de la célébrité. Ces deux difficultés et d'autres encore semblent nous faire une loi d'obéir, jusqu'à nouvel ordre, à l'usage ancien, au moins dans sa partie la plus frappante et sensible aux yeux, j'entends la distribution annuelle et publique des prix. Qu'on l'abolisse en effet dans les maisons d'éducation qui sont dans la dépendance et sous l'inspection immédiate du gouvernement, ce sera pour les instituteurs particuliers une raison de plus de le conserver, même de l'établir dans les leurs, et, en y réfléchissant bien, peut-être un réglement général et rigoureusement prohibitif à cet égard, paraîtrait-il peu raisonnable, injuste même, et excédant les pouvoirs du gouvernement. Le désir de briller par quelque avantage ou qualité que ce soit n'est pas un crime sans doute, n'est pas un mal réel et punissable ; c'est une foiblesse comme tant d'autres, dont les suites heureuses ou malheureuses peuvent profiter ou nuire à l'individu qui en est attaqué ; mais, après tout, c'est son affaire. Tant que pour

parvenir à ses vues, il ne prend que les voies légitimes, l'autorité publique n'a point à s'en mêler. — De plus, convenons-en de bonne-foi, tout, dans une ame noble et bien née, peut produire, et presque toujours produit un grand bien, lorsque, dans une ame vile et perverse, les dispositions les plus innocentes se corrompent toujours et finissent par produire un grand mal. De ces belles et grandes ames, il en est telles en qui l'émulation, loin de détruire la bienveillance, pourrait lui donner plus d'activité et d'énergie, en faisant de cette bienveillance même un objet d'émulation et de gloire. Ainsi durent penser et sentir les Howard, les Vincent de Paule, les Malesherbes, &c. Ce que je dis-là au surplus n'est pas pour justifier l'émulation en elle-même et détruire l'effet de tous les raisonnemens précédens, mais pour prouver qu'un réglement prohibitif sur cette matière serait vraiment injuste et déplacé. Or, je le répète; à quoi servirait au gouvernement de s'interdire un usage dont il ne pourrait justement défendre la pratique aux instituteurs particuliers ? — Il n'en résulterait autre chose que de faire déserter, en moins d'un

an peut-être, tous nos Prytanées et nos Ecoles centrales.

Une troisième considération encore est à présenter ici, et bien plus puissante que les précédentes qui ne portent que sur des faits particuliers et des circonstances locales, au lieu que celle-ci se fonde sur la nature des choses, sur une disposition en nous tous existante, et trop universelle pour ne la pas croire innée et indélébile. Hé bien ! il n'est que trop vrai : c'est la nature elle-même qui nous inspire à tous tant que nous sommes ce désir ardent de marquer parmi nos semblables, de l'emporter sur tel et tel par quelque qualité ou avantage supérieur, quel qu'il soit. Cette *ambition* réelle, ce désir d'occuper de nous, à quoi qu'on puisse l'attribuer, et à quelques chagrins qu'il nous expose, existe par-tout, dans toutes les classes, dans toutes les positions quelconques. La seule différence existante à cet égard entre une pauvre servante de village et le chef d'une grande et puissante nation, est dans le diamètre de la sphère d'ambition où leur imagination se promène, sphère qui s'agrandit sans cesse et toujours outre mesure, chaque fois que nos moyens ou seule-

ment nos espérances augmentent. Voilà ce qui existe, ce que nous ressentons tous, ce que tous les préceptes de la sagesse, toutes les considérations morales et philosophiques ne détruiront pas. Rousseau, je le sais, a consacré le plus profond et peut-être le plus important de ses ouvrages, celui au moins qu'il affectionnait le plus, à prouver que cette disposition appartenait à l'homme civil et non à *l'homme de la nature*. En conservant pour ce grand écrivain tout le respect qui lui est dû, qu'il soit permis de dire que c'est véritablement là jouer sur les mots. Car si, quoi qu'il en ait dit, et comme cela maintenant ne se conteste plus, l'homme *naturel* est aussi un être éminemment *sociable*, tous les résultats immédiats de la sociabilité seront aussi bien *dans la nature* que tous nos appétits physiques et affections naturelles quelconques. Or, il est de fait que l'ambition, dans le sens le plus général qu'on puisse donner à ce mot, est un de ces résultats immédiats, peut-être le premier de tous, et, sous ce point de vue, il est donc vrai de dire que l'homme est *naturellement* ambitieux.

Ceci ne contredit en aucune manière tout

ce qui a été dit précédemment. Que cette ambition en effet nous soit ou non *naturelle*, il n'en restera pas moins vrai qu'il faut se garder d'encourager et de renforcer en nous une disposition essentiellement ennemie et destructrice. Mais, si un usage antique a consacré en ce genre des excitans d'une certaine nature, je dis qu'il faut se garder aussi de heurter, en les supprimant tout-à-coup et de vive force, des préjugés et des habitudes qui tiennent de si près à notre nature, et auxquels nous devons peut-être une grande partie de nos bonnes qualités et de nos vertus. Je dis qu'il nous faut attendre de l'expérience et de la marche lente de la raison un changement heureux dans l'opinion publique sur cette partie de la morale, et, s'il faut le dire, tout porte à croire que ce changement salutaire aura lieu avant qu'il soit long-temps. Que dis-je ? Eh ! peut-être en sommes-nous beaucoup plus près que nous ne pensons. — Les effets de cette superfétation politique d'une espèce toute nouvelle et dont nous avons parlé précédemment, bientôt et inévitablement vont se faire sentir. Quand même, dès à présent, on cesserait d'exciter en aucun genre l'ému-

lation de la jeunesse, l'impulsion est donnée, elle nous entraîne, il serait fou de vouloir résister au torrent. Toujours donc, et de plus en plus, nous verrons de toutes parts se développer des facultés en beaucoup plus grand nombre que les besoins de la société n'en pourront employer, et une multitude d'hommes sortir ainsi de leur sphère naturelle d'activité, sans savoir comment se placer convenablement dans une autre. Par-là, croyons-le bien, les grandes et petites ambitions irritées, leur mal-aise, leurs regrets, leurs dégoûts, leurs mécontentemens, leurs besoins augmenteront chaque jour les embarras de l'ordre général, sans que l'existence du plus grand nombre en devienne certainement plus heureuse. Alors ..... alors ..... que savons-nous? Alors il faudra bien prendre un parti quelconque; mais laissons le genre humain suivre ses hautes destinées. En vain a-t-on crié, en vain crie-t-on quelquefois encore pour faire enrayer le char sur lequel la philosophie nous emporte tous dans les régions de la science et de l'entendement; elle poursuit glorieusement sa carrière, et n'écoute pas ces vaines clameurs.

Concluons de tout ceci, que l'on peut, que l'on doit même, dans nos maisons d'éducation, publiques comme particulières, et notamment pour certaines parties de l'enseignement, se servir encore du ressort de l'émulation, mais que la prudence prescrit de s'en servir *avec circonspection et mesure;* car voilà à quoi tout peut se réduire dans cette discussion (1). En un mot, mettons nos jeunes élèves dans le cas de *désirer* la gloire, mais de ne la *convoiter* jamais; qu'ils ne cessent pas d'être *émules*, sans que jamais, s'il est possible, ils deviennent *rivaux;* et, dans cette idée, ne pourrait-on pas leur persuader que la gloire est, comme l'argent, un fruit de nos travaux, et, si ce n'est une jouissance réelle, au moins un moyen de jouissance quelconque, sous ce point de vue toujours désirable. La gloire,

---

(1) Ces *parties de l'enseignement* pour lesquelles l'emploi de l'émulation peut par tous les motifs ci-dessus être encore jugé convenable, sont toutes celles relatives à la littérature et aux beaux-arts. Quant à l'étude des sciences, proprement dites, il est évident que l'emploi de ce stimulant n'y ayant jamais été jugé nécessaire, ou seulement utile, il n'y a nulle raison pour le croire plus nécessaire ou plus utile aujourd'hui.

ainsi que l'argent, ne seront alors autre chose que deux avantages *occasionnels* que l'homme de guerre, le gouvernant, l'homme de lettres recueilleront avec plaisir, mais qui jamais ne devront être l'objet unique ou le but spécial de leurs travaux. Mais qui peut se flatter de rester dans ces justes bornes? qui pourrait même y rester, si, dès la plus tendre enfance, tout concourait à exciter en nous ce désir de primer, d'être cité et montré du doigt; désir qui nous met réellement en état de guerre avec tous ceux qui nous entourent, oui, tous, rivaux ou non. Car enfin si vous voulez que je vous admire, que j'oublie un instant mon *moi*, pour m'occuper du vôtre, pensez que je ne me résoudrai pas facilement à cette abnégation de moi-même, quoique très-momentanée, et que je marchanderai long-temps sur les conditions. Enfin, si la voix publique et votre éclat personnel me forcent à cet aveu pénible de votre supériorité, croyez qu'intérieurement je prends mes mesures pour trouver bientôt tellement à en rabattre, que je puisse enfin, toute compensation faite, me retrouver au moins votre égal.

Non-seulement l'émulation est inutile au succès de l'éducation, mais même l'objet de la première est directement contraire à celui de la seconde, puisque toute bonne éducation a pour but le bonheur réel, le bonheur propre de l'individu à élever, quand l'émulation ne peut lui offrir qu'un bonheur relatif et d'opinion, et cependant nous avons trouvé dans les préjugés existans, et plus encore dans la nature des choses, d'impérieux motifs pour continuer à en faire usage *avec circonspection et mesure*, ou pour mieux dire, avec des correctifs et précautions raisonnables pour en prévenir ou arrêter les mauvais effets. Or quels seront ces correctifs? Un principe fort simple peut servir à les déterminer. Il faut, d'une part, empêcher que l'élève qui a mérité telle ou telle distinction, ne conçoive de son mérite une idée trop grande, et en lui persuadant que la science toute seule ne donne pas droit à l'estime et ne suffit pas au bonheur, le prémunir ainsi contre tout mouvement d'amour-propre et de mépris insultant; de l'autre, il faut offrir à ses camarades moins habiles que lui, moins secondés peut-être par la nature ou par les circonstances, des

moyens de compensation qui les consolent, soutiennent leur espoir, et qui par le sentiment d'un noble orgueil et d'une juste appréciation de soi-même, préviennent les effets également funestes de la jalousie haineuse, ou de l'abjection et de l'adulation serviles.

Dans cette idée, beaucoup de gens peut-être ne trouveront rien de mieux à imaginer qu'un prix à donner au plus docile, au plus sage, par opposition à ceux qu'on distribuerait aux plus habiles. Qu'on dise ce qu'on voudra, je ne verrais dans cette invention qu'un ridicule de plus donné au mérite solide, ainsi considéré, séparé des qualités brillantes, un moyen de plus de rabaisser celui-là dans l'opinion, et de donner à celles-ci plus d'éclat et même un triomphe réel. En effet cette séparation qui ne se suppose point volontiers, et dont l'idée est à écarter sans doute, se trouve dès-lors clairement et sensiblement indiquée, et les assistans, malgré qu'ils en aient, se prononcent toujours en faveur de ce qui brille et qui les frappe davantage (1). Je dirai plus

(1) Ceci me rappelle les *prix de mémoire* qu'on distribuait de mon temps au collége. Ils étaient toujours

encore : la vertu, dans les jouissances et les récompenses qui lui sont propres, est tellement indépendante de l'opinion, tellement au-dessus des récompenses et des biens vulgaires, que tout ce qui l'en rapproche, tout ce qui la fait dépendre tant soit peu de cette opinion qu'elle doit maîtriser, par cela seul, loin de l'honorer, l'avilit. Aussi la vraie vertu les dédaigne, même les fuit, ces ré-

---

dédaignés par les premiers de la classe, et celui qui le remportait était ordinairement un écolier d'une force médiocre, souvent même ce qu'on appelait *un cancre*, mais docile, tranquille et assidu. Lors de la distribution des prix, le pauvre garçon était toujours accueilli par des huées, et les premiers sujets souriaient dédaigneusement en le voyant prendre sa place au milieu d'eux. Voilà ce qui arriverait certainement à l'*écolier vertueux* qu'on voudrait couronner ainsi.

Ce n'est pas qu'un exemple remarquable et vraiment extraordinaire de vertu quelconque, donné par un des élèves, ne pût être, dans ce jour de solennité publique, rapporté avec éloge par le maître, même dignement récompensé. On sentira aisément que la différence est bien grande, quant à l'effet moral, entre une récompense accordée ainsi *proprio motu* et contre l'usage ordinaire, et un prix de fondation annuelle, qu'on donnerait dans chaque classe à celui qui, dans le cours de l'année scolastique, se serait montré le plus appliqué, le plus assidu et le plus docile.

compenses vulgaires, et de toutes les institutions de ce genre ne voit naître que des vertus de parade, avec la médisance inquiète, l'ironie, la jalousie, la haine, cortége tout-à-fait digne d'elles.

Que faire donc pour remplir nos vues? quel correctif imaginer? J'en vois un d'abord bien naturel et d'une efficacité bien sûre dans la différence des talens plus ou moins inégalement répartis entre les élèves d'un même prytanée, d'une même école, inégalité qu'on pourrait observer plus exactement qu'on ne l'a observée jusqu'à présent, et qui offrant à chaque élève différens moyens de se distinguer ou de soutenir la concurrence avec tel ou tel, donne à-la-fois au plus habile des leçons de modestie, à son inférieur en mérite des motifs d'assurance et d'espoir, et force ainsi tous les orgueils à s'observer, se ménager, se respecter réciproquement. Un tel fait mieux que tous les autres ses thêmes et ses versions; mais il est badaud renforcé, il est couard, mal-adroit, débile; mais sa vanité, son égoïsme ou sa méchanceté le font haïr de ses camarades; que de moyens de valoir mieux que lui! Voilà ce que, dans la même école, une grande variété d'exercices cor-

porels et intellectuels offerts à tous avec choix et méthode, peut mettre chaque élève à portée de se dire à lui-même. Sous ce point de vue, l'étude de la nature et des productions de l'industrie humaine, la déclamation théâtrale, goût naturel aux jeunes gens dès l'âge même le plus tendre, et qui n'a rien que d'heureux et d'innocent, le dessin, la danse, la musique, sur-tout la gymnastique et les exercices militaires offrent mille ressources, mille objets d'émulation, mille moyens de récompenser et de punir, dont il est bien étonnant qu'on ne pense pas encore à profiter. Dans tout le cours de ce Mémoire, je n'ai pas parlé de l'éducation physique, parce que j'ai pensé que l'introduction de l'émulation dans cette éducation n'y pouvait pas faire l'objet d'un doute. Cette émulation s'établit tout naturellement et sans danger aucun, au milieu d'enfans et de jeunes gens rassemblés. On peut donc, que dis-je? il faut même, il importe essentiellement d'en tirer parti, n'y eût-il que cet avantage d'en pouvoir opposer les bons effets à ceux qu'on peut craindre de l'émulation littéraire et scientifique. Je crois voir un jeune garçon haut en couleur,

dispos et bien découplé, recevoir en public le prix de la force, ou de l'adresse, ou de la course, et dans sa concurrence avec un *grime* pâle et courbé, dont on couronnera aussi la version grecque ou latine; je doute qui des deux méritera et aura, en effet, plus de part à la faveur publique et aux applaudissemens. Que sera-ce si, quelquefois, les deux mérites se trouvent réunis dans le même sujet? Cette réunion qui n'est pas impossible, bientôt désirée universellement, ne tarderait pas à se réaliser peut-être, et dans tous les genres d'exercice et d'études, les élèves et étudians y gagneraient au moins un redoublement d'efforts et d'activité.

Voilà donc un premier correctif, l'opposition l'une à l'autre des émulations de différente nature, et il est d'une efficacité telle que nous pourrions bien nous borner à celui-là comme bien suffisant pour empêcher l'envie de naître. Car, encore une fois, qu'est-ce autre chose que l'envie, si ce n'est une émulation au désespoir? et dans notre système, quelle émulation pourra désespérer, quand repoussée d'une carrière, tant d'autres encore lui resteront ouvertes?

Si par surabondance de précautions, un second correctif semblait encore nécessaire, voici celui que je proposerais : quoique moins important et moins nécessaire que le premier, il me paroît cependant mériter encore l'attention des instituteurs.

On sait qu'un des grands avantages de l'éducation publique sur celle domestique et privée, est de donner de bonne heure aux enfans l'habitude de ces égards, de ces ménagemens, de ces sacrifices qu'exigent à chaque instant de nous dans la société l'opposition des intérêts et le conflit de tous les amours-propres, souvent forcés entre eux à ces égards et ces sacrifices mutuels; c'est une épreuve utile, qui de bonne heure les forme à ce respect des convenances, à ces vertus sociales sans lesquelles l'homme civilisé ne pourrait rien attendre de ses semblables. Qui ne le sait d'ailleurs? *Plaire a nos semblables*, quels qu'ils soient, et mériter, sinon leur amour, au moins leur estime et leur confiance, outre que c'est la marque la plus sûre d'un bon esprit, est aussi l'un de nos premiers et plus importans devoirs. Hé bien! pourquoi n'en pas faire aussi l'objet d'une noble et louable ému-

lation ? Certes, les effets de celle-ci tourneraient tout à l'avantage de la société. L'écolier le plus aimé de tous ses compagnons d'étude, le plus digne de leur confiance, par eux reconnu et déclaré comme tel, quelle que fût d'ailleurs son infériorité dans tous les autres genres de mérite, aurait de grands moyens sans doute pour rabaisser l'insolente morgue des plus habiles en latin, en grec, &c. et la considération méritée dont il jouirait, même un pouvoir, une influence raisonnables qui pourraient lui être donnés en certains cas ; seraient pour eux, à chaque instant, l'objet d'une leçon utile, la plus utile peut-être de toutes celles qu'ils peuvent recevoir. Dans cette vue, je voudrais donc qu'à l'époque de la distribution des prix, ou quelque temps auparavant, les écoliers parfaitement libres dans leur choix, désignassent un ou deux de leurs camarades, comme possédant à un plus haut degré leur affection et leur estime. Cette espèce de nomination serait soumise à l'approbation du maître ou professeur, qui cependant serait tenu de motiver le rejet qu'il jugerait à propos de faire du sujet proposé. On peut croire d'ailleurs que ce rejet n'aurait lieu

que très-rarement ; car dans tous les cas de cette nature, et sur-tout à cet âge où les intérêts sont plus simples, les préjugés sans force, l'artifice inconnu, et l'impulsion de la nature toujours suivie, la multitude se prononcera toujours en faveur du mérite réel. Dès l'instant de cette nomination confirmée par le maître et pendant tout le courant de l'année scolastique qui suivrait cette nomination, le sujet ou les sujets ainsi nommés seraient les arbitres naturels de leurs camarades dans leurs différents entre eux, leurs intercesseurs auprès du maître, quelquefois même leurs défenseurs, leurs avocats auprès de ce dernier ou de tous les professeurs en corps, si une réclamation quelconque était à faire, ou une mesure générale à proposer. Il n'est pas besoin d'insister sur les avantages de cette institution enfantine, mais vraiment morale autant que républicaine. Ce qu'il y a de sûr, c'est que lors de la distribution générale des prix, celui que l'*ami commun* recevrait de la main de ses camarades eux-mêmes, et auquel le maître pourrait aussi ajouter quelque chose, ne serait ni le moins honorable, ni celui qu'on applaudirait le moins.

RÉSUMÉ.

PAR le mot *éducation*, il faut entendre ici l'action d'aider par une méthode quelconque au développement successif de nos facultés physiques, morales et intellectuelles. L'objet de cette action est le bon usage à faire un jour de toutes ces facultés, pour notre plus grand bonheur en ce monde. L'éducation complète et vraiment bonne, doit donc offrir en dernier résultat, un homme bon, raisonnable et indépendant, autant que peut le permettre l'état de choses où nous vivons, et, de plus, assez sensible aux beautés de la nature et de l'art, pour se plaire avec lui-même, et plaire aussi à ses semblables, en les leur faisant goûter.

Pour atteindre à ce triple but, aucun autre mobile, aucun autre stimulant ne semble nécessaire; que ceux qui naissent de l'éducation elle-même, ou qu'elle suppose nécessairement. Ils se réduisent à ceux-ci : la docilité du jeune élève, son attachement à celui qui lui donne ses soins, l'attrait naturel attaché aux leçons de la vertu, à l'étude de la nature et des belles productions de l'art. On convient assez généralement

qu'ils suffisent pour bien inculquer les leçons de la sagesse, et apprendre à l'adolescent une profession, un métier utile, c'est-à-dire, pour la partie solide et principale de l'éducation, ce qui même la constitue essentiellement. Mais on les croit insuffisans pour ce qu'on peut en appeler la partie surabondante et de pur agrément, la culture de l'esprit, l'étude des beaux-arts, &c.; inconséquence tout-à-fait remarquable, et qui, comme nous l'avons vu, depuis la renaissance des lettres jusqu'à nos jours, a eu pour cause le mauvais choix des études, et l'imperfection de la méthode d'enseignement.

Quoi qu'il en soit, l'éducation, dans son triple objet, n'offre rien qui ne doive appartenir en propre à l'individu qu'on élève, rien qui ne contribue vraiment à son bonheur personnel, quand l'émulation au contraire bornant ses vues à mériter telle ou telle distinction, ou les éloges de tel et tel, n'offre au fond qu'un avantage relatif, et dont tout le prix est dans l'opinion. Deux objets de nature si différente, sembleraient par cela seul ne pouvoir être confondus et suivis simultanément, sans que l'un nuise à l'effet de l'autre. Que dit-on, cependant,

pour motiver l'introduction de l'émulation dans l'éducation publique ?

On la croit nécessaire pour hâter nos progrès en toute espèce d'art et de belles connoissances, faire naître les grands artistes et multiplier les beaux modèles en tout genre. On se trompe. L'amour de son art, la *passion* toujours plus ardente qu'il excite en lui; le véritable artiste ne connoît pas d'autre mobile. Il est heureux quand il s'occupe de son art; pour lui, travailler c'est jouir, c'est vivre. Que sont de vains applaudissemens, auprès des jouissances que son art lui fait goûter ?

Si l'émulation en ce cas n'est pas rigoureusement nécessaire, au moins peut-on la croire utile..... Oui, sans doute, pour activer quelques esprits lourds ou paresseux, animer passagèrement quelques ames froides, sur-tout pour porter à un certain genre d'études et de travaux, beaucoup d'individus que leur inaptitude ou leur incapacité naturelle en eût détournés sans cela. Cet effet général de l'émulation est incontestable. Mais faut-il tant s'en féliciter dans son application à l'étude des belles-lettres ? (n'oublions pas que c'est cette étude, que les

partisans de l'émulation ont principalement en vue.) Cette question particulière nous a donné lieu d'élever quelques doutes sur le bien qu'on peut attendre d'un très-grand nombre d'hommes instruits et exercés dans ce genre d'étude, et en général d'une instruction libérale offerte indistinctement à tous, encouragée et propagée sans mesure. Ces doutes avec toutes les idées qu'ils font naître, la nature et les bornes de cet écrit, nous ont autorisés à les resserrer dans un cadre fort étroit, mais nous croyons en avoir dit assez, pour faire au moins entrevoir à nos lecteurs un effet politique de cette émulation trop généralement excitée, effet qui ne tend à rien moins qu'à la destruction de tout ordre social, ou au moins à nous faire rétrograder bien loin vers l'ignorance et la barbarie des premiers temps.

Cet effet politique, jusqu'à présent peu apperçu, peut-être, mais inévitable, et qui appelle toute l'attention et les méditations de l'homme d'Etat dans le siècle où nous entrons, joint à tous les effets moraux de l'émulation en elle-même, effets depuis long-temps connus, et qui ont été analysés et dépeints par plus d'un écrivain célèbre,

nous décide à la négative dans la réponse à la question proposée.....

L'émulation est-elle un bon moyen d'éducation?... Non.

Tel a été le résultat *théorique* de nos méditations sur cet intéressant sujet. L'application-pratique n'entrait pas naturellement dans l'examen de la question proposée. Son utilité directe et positive nous a disposés pourtant à en faire l'objet d'un second travail, et là, comme par-tout ailleurs, cette application d'un principe rigoureux a été trouvée susceptible de grandes difficultés. Celles qui naissent des habitudes et des préjugés existans seroient peu à considérer peut-être, si d'autres encore qui tiennent à notre organisation morale, à la nature elle-même, ne venaient nous arrêter ici et nous montrer dans l'homme un désir naturel de paraître avec avantage par-tout où il peut être vu, un germe d'ambition toujours prêt à croître, un principe inné d'émulation enfin, ressort sans doute nécessaire pour activer notre ame, pour donner du prix aux choses de la vie, et qu'en conséquence, au moins jusqu'à ce que l'opinion publique, plus éclairée, se soit tant soit peu amendée sur ce point, il con-

vient mieux de diriger que de vouloir détruire.

Ces considérations toutes puissantes nous ont conduits à la recherche des correctifs les plus naturels et les plus simples à employer pour balancer les effets moraux de l'émulation littéraire. (Ne parlons plus de l'effet politique ; ce n'est pas à l'instituteur à s'en occuper, d'autant plus que le législateur lui-même maintenant sans doute ne saurait plus qu'y faire . . . . . *Fata viam invenient.*)

Ces correctifs, plus que jamais nécessaires, nous avons cru les voir en général dans l'opposition l'une à l'autre des émulations de différente espèce, en exceptant pourtant celle si improprement appelée *émulation de vertu*, et dont la vraie vertu s'indigne elle-même comme d'une chose qui l'avilit et l'outrage. Hors celle-là, toutes les émulations louables, encouragées avec mesure, et mises ainsi en regard l'une de l'autre, s'observeront et se respecteront réciproquement. Une *susceptibilité* chatouilleuse tenant tous les orgueils en éveil, les réprimera l'un par l'autre ; enfin dans cet équilibre naturel et toujours rigoureusement maintenu, je vois pour chaque premier sujet en tout

465

genre une leçon toujours subsistante de modestie et de retour sur lui-même; pour ceux qui lui sont inférieurs en mérite des moyens variés d'obtenir de l'estime et des récompenses, conséquemment de grands motifs de consolation et d'espoir, et pour tous nos jeunes *émules* en général un lien durable de fraternité et d'égalité favorable, à tous égards, au progrès de la morale, et bien conforme sans doute à l'esprit actuel de nos institutions politiques.

Voila ce que j'ai pu imaginer de mieux pour résoudre la question et atteindre en même temps le but proposé. Puissent mes lecteurs en être satisfaits, et si toutes ces idées sont par eux reconnues bonnes et utiles, puissent-elles sur-tout faire adopter un jour dans le régime de nos écoles publiques et dans l'application de l'émulation à l'éducation, quelques changemens ou modifications salutaires! N'est-ce pas le prix le plus flatteur que l'écrivain ami de sa patrie puisse recueillir de ses méditations et de ses travaux?

F I N.